

OH ! CE DEVOUEMENT

Au large de la grande mer, le bateau filait majestueux. Emportant les soldats de la France.

Sur le pont, le lieutenant Henri Valmor, de l'infanterie de marine, se promenait l'air furi ux, ce jour-là, en fumant son cigare à coups précipités. — "Ce diable de Tonkin, on n'y arriverait donc jamais... Vingt-cinq douzaines de traversées... je vous demande un peu... pas de raison pour que ça finisse."

— "Pardou, mon lieutenant, me voici."

— "Ah !... c'est toi... tu t'appelles Vigneron ?..."

Oui mon lieutenant, Jacques Vigneron ?

— "Et... tu es de la Creuse ?"

— "Oui mon lieutenant."

— "Ah !... très bien... et... sais-tu pourquoi je t'ai fait demander ?"

— "Non, mon lieutenant."

— "Ah !... eh bien ! c'est pour te dire que j'en suis de la Creuse, moi aussi... et que faisais-tu che ? toi ?"

— "Je travaillais not' bien mon lieutenant."

— "Ah !... très bien !... très bien !... et tu ne t'ennuies pas, au moins, au régiment ?..."

Le petit soldat sentit comme une envie de pleurer qui l'étreignait à la gorge et balbutia : — "Dame ! mon lieutenant... la vieille mère... le pays... Et puis pourquoi qu'on nous envoie là bas ?"

Valmor redressa sa haute taille :

— "Alors, comme ça, ça t'embête d'aller au Tonkin ?..." je le vois bien, que diable !... qu'est-ce qui m'a f... ché un gars comme ça ? Ecoute, reprit-il gravement, là où est le drapeau, c'est le pays. c'est la France. As-tu compris ?"

— "Oui, mon lieutenant."

— "Et te battras tu bien au moins ?"

— "Oh ! oui mon lieutenant ! Et le petit soldat eut un éclair dans les yeux."

— "C'est bien ! va !"

Il s'éloignait, Valmor le rappela.

— "Et... tu sais... mon garçon... vient me dire bonjour de temps en temps nous causerons et puis, ne t'ennuie pas... c'est bête... Allons, va maintenant." Valmor continua sa promenade. A part lui, il disait : "Il a fiche bien raison... Oui, pourquoi, les envoyer là bas, mourir sans profit pour la France... sous un climat meurtrier... aux prises avec un ennemi invisible... Pauvres enfants !"

Valmor avait tracé son chemin à coups de sabre Adoré de ses hommes, qui aimaient sa brusquerie, sa bonté, sa justice ; intelligent, comprenant admirablement la guerre des colonies ; c'était un type militaire complet. Il remaquait pendant la traversée Jacques Vigneron, arrivé au régiment depuis un mois. Il vit cette petite figure pâle, ces grands yeux francs et doux dont le regard errait parfois tristement sur la grande mer, vers la France disparue. Il s'informa, intéressé, appris que ce soldat était un compatriote et s'attacha à lui, tout naturellement, par ce besoin qu'éprouve la force de protéger la faiblesse.

Valmor n'avait qu'un défaut. Brave soldat, il n'était pas bon chrétien, oh ! ni impie, ni incrédu... mais indifférent : la vie de garnison l'avait gâté.

Jacques Vigneron, lui, n'avait pas eu le temps de subir cette influence : élevé pieusement par sa mère, il accomplissait simplement, sans forfanterie, ses devoirs de chrétien...

Au reste soldat exemplaire, aimé de ses chefs, et brave malgré son air timide.

Au Tonkin, à l'ambulance, Jacques Vigneron est là, étendu sur son lit. La sœur éponge doucement son pauvre front mouillé. C'est Valmor qui entre ;

— "Eh bien ! ma sœur ?"

— "Mon lieutenant, ce sera bientôt fini... je crois..."

— "Ah ! diable !... que dites-vous là ?..."

— "Oui, mon lieutenant, monsieur le major n'a pu extraire la balle, et..."

— "Eh bien ! Jacques, me reconnais-tu ?"

— "Oh ! oui, mon lieutenant."

— "Il faut guérir, voyons !... Le blessé secoua la tête."

— "Aussi, je te demande, pourquoi es-tu venu te mettre juste devant moi au moment où l'autre m'ajustait... ?"

Ceci était dit avec une brusquerie apparente qui cachait mal l'émotion.

Jacques regarda Valmor :

— "Au catéchisme, mon lieutenant, murmura-t-il, on nous enseignait de se dévouer pour son prochain... Et puis... vous... mon lieutenant... si bon pour moi... pauvre mère !..."

Le lendemain, en terre annamite, au grand soleil d'Asie, on creusa sa tombe.

Quand le cercueil descendit dans la fosse, les soldats présentèrent les armes et le drapeau de la France s'inclina, béniissant.

Et Valmor se souvint. Pendant que l'aumônier récitait les prières, sa pensée l'emporta. Il se vit dans les rivières... son sabre brisé... le revolver au poing, brulant ses dernières cartouches... Un Pavillon Noir le mettait en joue... Soudain, une poitrine, recevait la balle à lui destinée, en même temps qu'une voix bien connue criait : "Vive la France, mon lieutenant !..."

Oh ! ce dévouement !...

Alors, sur la terre fraîchement remuée, devant ses soldats debout sous les armes, Valmor d'un grand signe de croix marqua son front et sa poitrine — cette poitrine qu'avait préservée celle du petit soldat...

Et une larme roula sur son visage bronzé...

PIERRE ROBERT.

LA RELIQUE D'UN MARTYR ET UN PREMIER COMMUNIANT

C'était dans une paroisse de Bretagne dont il est inutile de faire connaître le nom. Un nouveau recteur (curé) venait d'en prendre possession et cherchait à se mettre en rapport avec toutes ses ouailles, sans faire exception. Malheureusement dans cette paroisse, profondément chrétienne, se trouvait un vieillard jouissant d'une néfaste célébrité ; il s'était souillé, durant la grande Révolution, des crimes atroces, poursuivant, impitoyablement les prêtres fidèles à Dieu, les dénonçant pour les faire monter à l'échafaud, et parfois les fusillant lui-même dans la campagne.

Depuis le temps de la Terreur jusqu'au jour où commença ce récit, — c'est-à-dire pendant une soixantaine d'années, — la vie de ce misérable avait continué d'être un scandale permanent ; il était sans cesse l'audace de ses blasphèmes et les cyniques bravades de son incrédulité.

Cet homme avait une fille unique qui était très pieuse ; elle avait épousé un fort honnête cultivateur, dont elle

avait un jeune garçon ; mais elle ne demeurait pas avec son père.

Un jour que le bon recteur songeait aux moyens d'approcher de son malheureux paroissien, il fut précisément accosté par la fille de ce dernier : "Monsieur le recteur, — lui dit cette pauvre femme, — quoique nouveau parmi nous, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de mon malheureux père : hélas ! je crois que la mort le menace ; venez le voir, je vous en supplie ; Dieu est si bon ! peut-être mon père vous recevra-t-il."

Le recteur gagna aussitôt l'habitation du vieil impie, devenu aveugle depuis plusieurs années. Annoncé par la fille du malade, il fut, à son grand étonnement, reçu très convenablement ; au bout de quelques instants, la connaissance se fit entre les deux hommes. Le vieillard se confessa et, comme son état s'aggravait, le pasteur crut devoir, le lendemain, porter le bon Dieu, à son nouveau converti.

Alors se passa une scène des plus touchantes ; le vieillard se leva sur son lit de mort, en demandant publiquement à l'assistance, assez nombreuse, le pardon de ses crimes :

"Combien je fus malheureux s'écria-t-il, quand, dans ma jeunesse, je quittai le champs pour aller à la ville où je n'appriais que le mal et où j'oubliai Dieu ! Lorsque la Révolution éclata, mes passions étaient débridées, il me fallait de l'or ; j'en eus, en acquérant à vil prix le bien des prosrits ; les remords fit naître alors dans mon cœur la haine et la cruauté ; je me pris à détester ceux que j'avais dépouillés, je pourchassai les prêtres et les nobles, les dénonçant, les livrant au bourreau, parfois, hélas ! les fusillant moi-même. En 1795, j'appriis, à Vannes, la prochaine exécution par la troupe d'un évêque fait prisonnier à Quiberon... Mon Dieu, pardonnez-moi ! j'achetai d'un grenadier la faveur d'endosser son uniforme, et, le moment du supplice arrivé, j'ajustai le saint prélat avec un volubté d'enfer. Vous avez entendu parler du martyr de l'évêque de Dol : eh bien ! c'est moi qui fus son assassin... pardon, mon Dieu ! pardon !"

Pendant que le moribond parlait, les assistants éclataient en sanglots ; le prêtre lui-même, très ému, eut peine à prononcer les paroles sacramentelles. Néanmoins, en présentant au vieillard la sainte Hostie, il remarqua comme malgré lui et en repoussant cette distraction, la finesse extrême de la cravate blanche qui entourait son cou ; son regard ne pouvait s'en détacher.

Le surlendemain, on conduisait au cimetière le corps de cette pauvre brebis égarée, inopinément rentrée au bercail du Seigneur.

Quelques semaines après, c'était dans la même paroisse la fête de la première communion des enfants : le petit-fils du terroriste était du nombre des communiants. Quand le recteur passa, le matin, dans les rangs, il remarqua la cravate blanche que portait l'enfant ; c'était comme au jour où il avait administré son aïeul, une fascination étrange et dont il ne pouvait se rendre compte.

Pendant la cérémonie, cette préoccupation le poursuivit : il voyait toujours ce mouchoir fin comme une dentelle, qui contrastait si fort avec le blanc, mais grossier, du petit paysan. L'idée lui vint d'interroger le jeune garçon, on plût sa mère ; puis il repoussa cette pensée comme une ten-

tation de curiosité ridicule. Ce fut en vain : les jours suivants, la singulière préoccupation persista.

Enfin, n'y tenant plus, un matin, le bon recteur accosta la mère et lui demanda ce qu'était cette cravate dont le cou de son fils était entouré le jour de sa première communion.

"Comment, lui répondit-elle, est-ce que vous ne l'avez pas remarqué au cou de mon pauvre père, lorsque vous vintes le soir ? Oh ! Monsieur, c'est une sainte relique ; c'est la cravate que portait Mgr de Hercé, le dernier évêque de Dol, quand il fut fusillé à Vannes, le 28 juillet 1795. Mon père avait enlevé cette cravate comme un trophée, il me l'avait montrée en blasphémant, puis l'avait rejetée avec mépris au fond d'une armoire."

"Quand je vis qu'il allait mourir en refusant de revenir à Dieu, j'eus l'idée de lui passer au cou, sans qu'il s'en doutât, la relique du saint évêque ; je me disais que, si la victime priait pour son bourreau Dieu ne pourrait refuser la grâce du pardon. J'accomplis ce dessein, et le jour même, mon père consentit à vous voir. Vous savez le reste."

SOYEZ BENIE !

Sur le cercueil drapé de noir, des guirlandes de fleurs et une simple couronne avec ces mots : "A mon épouse."

Celle qui dormait là son dernier sommeil, venait d'être arrachée à la terre, en pleine jeunesse, — elle avait trente ans.

Depuis quelques mois, elle éprouvait une lassitude extrême, elle sentait à sa poitrine comme un vide immense que l'air qu'elle aspirait ne pouvait combler. Mais elle ne s'inquiétait pas, elle croyait à une faiblesse passagère.

Cependant, ses yeux ce cerclaient de noir, peu à peu ; ses mains devenaient diaphanes et son corps s'inclinait de plus en plus vers la terre.

Un matin, elle ne se leva pas elle se sentait plus lasse, oh ! lasse !... un coin de la réalité sembla lui apparaître et elle fit fit appeler son mari. A son air de tristesse, elle comprit tout.

"Paul, dit-elle, je crois que je vais mourir ; mon Dieu ! que je suis faible. Oh ! te laisser..."

Il ne répondit pas, mais la regarda angoissé, prit sa main qu'il trouva brûlante, aperçut à son doigt la bague de leurs fiançailles, puis le cher anneau de leur mariage ; un tressaillement douloureux secoua sa poitrine, et il pleura.

Quelques heures après, elle était morte. Le médecin, un ami à lui, venu en hâte, avait hoché tristement la tête ; puis, le prêtre, à son tour, avait visité la mourante, l'avait réconfortée des suprêmes espérances et lui avait donné le viatique consolateur.

Quand son mari approcha, elle eut encore le courage de lui sourire.

Elle voulut lui parler, mais les mots expiraient sur ses lèvres.

Tout à coup, dans un suprême effort, elle se releva, saisit la main de Paul atterré ; il se pencha sur elle, la soutint de son bras et entendit distinctement ces paroles : "Au revoir... mon ami... les âmes fidèles... se retrouvent en Dieu, en attendant les jours du ciel... là, plus d'adieux."

Puis sa tête retomba, un flot de sang empourpra ses lèvres et ce fut fini.

Quelle était cette femme ? Une chrétienne, un ange envoyé de Dieu. Elle accomplit,

ici-bas, une mission sublime. Celui auquel on l'avait unie avait perdu la foi au contact du monde ; elle le refit croyant.

Aux premiers jours de leur mariage il se moquait de ce qu'il appelait la bigoterie de sa femme, et, le soir, dans leur chambre, quand elle faisait sa prière, il avait un mot qu'il croyait terrible d'ironie :

"Marguerite, disait-il, parle-tu de moi au bon Dieu, au moins ?" et il riait.

Au fond, il l'aimait bien et n'aurait pas voulu l'affliger.

Quant à elle, jamais un mot amer ne sortit de sa bouche, et, sa prière terminée, elle lui disait simplement avec un franc sourire :

"Mais oui, Paul, je lui parle de toi et à chaque instant encore."

La tranquillité de la réponse le désarmait.

Jamais sa douceur ne l'abandonnait. Elle était toujours prévenante, attentionnée pour son mari ; elle avait mille façons de lui témoigner sa tendresse ; en été, quand il revenait d'une course à la campagne, — il était ingénieur et travaillait à la construction des lignes de chemin de fer — elle lui préparait de sa main une boisson rafraîchissante ; en hiver, un bon feu pétillant l'attendait dans son cabinet de travail, et, pendant qu'il se reposait, elle l'interrogeait affectueusement sur ses plans, ses travaux, et lui montrait parfois une science qui lui faisait dire :

"Mais Marguerite, où donc as-tu appris toutes ces choses ?"

"Alors, elle rougissait un peu et, confuse, lui répondait : — "Je lis quelquefois dans tes livres, est-ce que cela te contrarie ?"

Oh ! non, cela ne le contrariait pas, et il pensait : "Quelle bonne petite femme !"

Il arriva ceci. A force de la voir bonne, douce, prévenante, il l'aima davantage et il ne trouva plus sa dévotion ridicule. Il voulut lui rendre ses prévenances. Un dimanche, il lui dit : — "Veux-tu que je t'accompagne à l'église ?" et, comme elle le regardait surprise, et déjà joyeuse, il ajouta : "Oh ! jusqu'à la porte seulement" — et il sourit, mais son sourire n'était plus moqueur.

Insensiblement il en vint à l'accompagner à l'intérieur, puis à rester près d'elle ; alors le coup de foudre ne tarda pas.

La veille de l'Assomption 1891, elle partait pour aller à confesse. Or elle le trouva dans le vestibule, se préparant à sortir, lui aussi.

"Tu sors, dit-elle ?"

— "Oui, veux-tu que je t'accompagne ?"

Avec elle, il entra dans l'église, avec elle il s'agenouilla et quand elle le vit se recueillir et quand elle le vit, quelques instants après suivre un prêtre à la sacristie, puis en sortir radieux, alors, il lui sembla que la vie l'abandonnait ; elle pâlit, et elle pleura... comme elle n'avait jamais pleuré.

Le lendemain on put les voir à la table sainte, et au retour, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Rien plus ne les séparait. Elle disait : "Merci, mon Dieu ! mais je suis trop heureuse, j'en mourrai."

Trois ans après, elle mourut, ayant donné une âme à Dieu.

Soyez bénie, ma sœur, pour avoir rendu à mon frère la foi, la charité, l'espérance ; soyez bénie !

Le soir, quand nous pleurons tous deux, agenouillés sur votre tombe, au cimetière ombreux qui domine la Creuse, je lui redis l'au-revoir que vous lui disiez en mourant, et il se relève consolé.....

Pierre Robert.

Ripans Tabulos cure dyspepsia.

J. H. Myrick & Co.

Importers and Dealers in

DRY GOODS,

HARDWARE,

BOOTS & SHOES,

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies.

at TIGNISH and

ALBERTON.

Their empty shelves of April last are all replenished with new importations of very latest styles and patterns from Glasgow, London, United States and home-manufacture. They feel confident that they are offering excellent values in their several lines.

DRESS GOODS

Dress goods in great variety with all the necessary trimmings Millinery in detail. Ladies mantles of all kinds, Waterproof garments, Sunshades and Umbrellas ; in fact everything required for rain or sunshine.

BOOTS & SHOES

As usual a speciality is made of Boots & Shoes ; the assortment is great and prices cheaper than ever.

GROCERIES

A large stock of groceries is offered, comprising in part of Tea of good strength and fine flavor. West India raw sugars that are bright and light. Chase & Sanborn's celebrated coffee, &c, &c,

FLOUR

A large stock of flour always on hand, and arriving from Ontario Mills weekly, sure at their customers are those of a freshly ground article.

Thanking their patrons of the past, they solicit a continuance of their confidence, promising prompt and careful attention to all orders entrusted to them.

June 15 '94

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

NOTICE !

oxo

I wish to have it distinctly understood that all parties indebted to me for professional services, must make an immediate settlement, either by cash or negotiable papers. The condition of my affairs compels me to do so.

Dr. J. Desnoyers. Tignish, May 10th. '94

A. POIRIER,

Marchand de

Marchandises Sèches, Epicerie, Quincaileries, Chaussures

Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire le public mieux que jamais.

Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises. J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E.

Nov 9th 93